

Charles Dantzig : **"Organisez la tentation et vos enfants liront !"**

*Rencontre avec un écrivain qui prend les idées reçues
à rebrousse-poil et se demande : Pourquoi lire ?*

De la passion enragée de la lecture, Charles Dantzig a fait le socle de sa vie. En culottes courtes déjà, mordu, il hantait les bibliothèques de sa famille – des médecins de province qui vénéraient la littérature. Devenu poète, essayiste et éditeur chez Grasset, Dantzig l'érudit offre dans son dernier ouvrage des réponses aussi piquantes que partiales à la question : "Pourquoi lire ?" Un traité plein d'humour et d'audace, qui prend les idées reçues à rebrousse-poil pour mieux faire partager le goût des livres.

À l'ère du numérique, les parents sont toujours très soucieux de faire lire des livres à leurs enfants. Rassurant, non ?

En réalité, les parents ont des regrets pour eux-mêmes. Ils se rendent compte qu'ils n'ont pas assez lu et veulent donc contraindre leur progéniture à lire. Ce qui me paraît une déplorable bonne intention ! Parce que tout ce qui est forcé répugne aux enfants. Il vaut mieux organiser la tentation. Si j'avais des gamins, je mettrais les meilleurs livres dans une bibliothèque à rayonnages, avec des portes grillagées en bas. Je fermerais à double tour et je serais très attentif à ce que les enfants voient ensuite où je cache la clef. Comme c'est interdit, ils iraient lire...

Cette idée vient-elle de votre propre expérience ?

Oui, j'ai commencé à lire ainsi. Je viens d'une "famille à bibliothèques". On m'a dit : "Ici, c'est le rayonnage de poésie de ton père, tu ne dois pas y aller." C'est bien sûr le premier endroit que j'ai pris d'assaut. Voilà comment j'ai lu Verlaine à 10 ans. En ouvrant les Fêtes galantes, j'ai vraiment eu le sentiment d'entrer dans le royaume des fées. J'étais tellement ébloui que j'ai passé des semaines à lire et relire le recueil en cachette, pour m'en imbiber. Je ne comprenais vraisemblablement pas tout. Mais j'étais sensible à une musique, à des couleurs, à un rythme. J'ai donc récidivé avec Baudelaire et Musset. Et je ne m'en suis pas trop mal tiré dans la vie ! En classe de 6e, j'ai été pincé en train de lire les Fleurs du mal. Convoquée par la prof de français, ma mère a fait remarquer que l'ouvrage était tout de même au programme deux ans plus tard... Elle a rapporté cette histoire à mon père, qui était en train de mourir sur un lit d'hôpital. Mon père a dit : "C'est merveilleux, il lit Baudelaire." C'est l'une des dernières phrases qu'il a prononcées. Je prétends qu'il ne faut pas donner aux enfants des lectures supposées de leur âge.

La littérature pour la jeunesse vous déplaît ?

Je suis contre les catégories en littérature, c'est-à-dire contre l'apartheid... Je n'aime pas que l'on considère la jeunesse comme une peuplade un peu demeurée, à qui il faut parler un langage simplet. D'abord, je trouve ça insultant. Et ensuite, je ne crois pas qu'on puisse glisser de "Harry Potter" à "La Recherche du temps perdu". Ce qui m'a beaucoup frappé avec "Harry Potter" (qui n'est d'ailleurs pas un si mauvais livre), c'est qu'il fait régresser des lecteurs de 50 ans. Proust leur apparaît tout à coup intimidant. Ils n'osent plus y aller. Les gens finissent par penser qu'il faut un diplôme pour lire de la littérature. Moi, je suis élitiste pour tout le monde ! Même si ce mot est presque devenu une insulte... La littérature, c'est la preuve même que la pensée n'est pas du domaine de quelques spécialistes. La littérature, c'est ce qui est bon pour nous tous.

Effort et plaisir peuvent-ils se mêler ?

Je trouve démagogique de dire que la lecture, c'est cool et sympa. À cette aune-là, je préfère une glace au chocolat ! La lecture est un acte grave qui isole, le geste même le montre : on ouvre un livre et on incline la tête entre deux barrières de pages imprimées – c'est important, symboliquement, de pencher la tête vers les choses de l'esprit. Les enfants qui lisent entrent en eux-mêmes pour réfléchir. Pourquoi le moindre effort

.../...

.../...

deviendrait-il scandaleux dès qu'il s'agit de lecture et de littérature ? Nous vivons dans une société de l'effort : on le vénère pour gagner de l'argent, réussir dans son entreprise, devenir une de ces idoles du sport offertes à notre admiration. Oui, il faut trois lectures successives pour comprendre les poèmes de Mallarmé. Mais c'est exactement comme l'ascension de l'Himalaya : les alpinistes vont suer sang et eau. Seulement, arrivés là-haut, ils verront le toit du monde. En lisant, on peut aussi voir le toit du monde.

Pourquoi affirmez-vous alors que la littérature ne sert à rien ?

Elle n'a pas d'utilité immédiate. Et c'est important de protéger les enfants de l'utile. Sinon, on en fait des machines à réussir, qui arriveront fracassées à l'âge adulte. La littérature est la forme d'écrit la plus étrange car elle n'a pas d'intention. Toutes les autres, de la philosophie à l'Histoire, essaient de nous apprendre quelque chose. Pas la littérature. Elle a cette forme d'impureté qui fait sa grandeur : elle est la seule à allier l'intelligence et l'émotion. C'est très précieux car cela fait d'elle la forme d'écrit la plus humaine. Là réside aussi sa faiblesse. Mais je suis très partisan de la faiblesse : il y a trop de discours pour les forts dans notre société. Bien sûr, la littérature a une utilité immatérielle : elle rend les enfants plus intelligents, plus cultivés, plus sensibles, plus imaginatifs. Elle leur donne plus de tact. Parce qu'elle fait comprendre un peu mieux comment les autres fonctionnent.

Vous dites pourtant que la lecture et la littérature ne rendent pas meilleurs...

La littérature n'est pas de l'ordre de la morale ni de la vertu, mais de l'esthétique. Elle n'est pas discours mais chant. L'outil de l'écrivain – les mots – est fortuitement le même que celui du prêtre, du politicien, du militaire. Mais la littérature n'a rien à voir avec le bien. Ni avec le mal non plus. L'histoire de sa bonne ou mauvaise influence est une légende. On a vendu il y a quelques années la bibliothèque de fin lettré d'un homme qui s'appelait... Goebbels. Depuis presque 300 ans, des générations entières de Français ont appris par cœur du Racine à l'école et ne sont pas devenues parricides et incestueuses pour autant ! On donne Dickens à lire aux enfants, c'est rempli d'horreurs. Et même dans les livres de la comtesse de Ségur, les jeunes héros se retrouvent toujours punis, terrorisés. Que les parents suppriment donc de leur bibliothèque cette espèce de Pasqua en jupons et qu'ils mettent Verlaine à la place ! Quel mal y a-t-il à lire : "Dans le parc solitaire et glacé, deux ombres tout à l'heure ont passé ?"

Voyez-vous du sacré dans la littérature ?

Pour moi qui ne crois en aucune religion, la littérature est "mon" sacré, c'est évident. Qu'un incendie survienne, je sauverais la littérature. Parce qu'elle renferme le mystère, quelque chose qu'on ne peut pas résoudre. L'écrivain et le lecteur – qui vont de pair – sont des combattants contre le néant. Si j'écris des livres, c'est par protestation contre la mort. Les empires s'effondrent mais la littérature reste. On n'a pas retenu le nom des héroïques conquérants de la Grèce antique, des marchands, des grands argentiers. Mais on n'a pas oublié Homère. De la période grecque et romaine, il reste 800 livres – c'est merveilleux ! – qui signifient que la mort n'a pas tout à fait gagné.

*interview par Marie Chaudey
(La Vie - 1ier décembre 2010)*

<https://www.lavie.fr>